

## ANNEXE No 5

dire la bande d'Ohio comme on les appelait. C'étaient de grands industriels, et cela explique pourquoi les intérêts canadiens cherchèrent à se joindre à eux. Cela remonte à l'année 1891. La chose continua bien modestement pendant quelque temps. On ne pouvait faire ici que des opérations très limitées, et l'on produisait une matre d'environ 10 ou 18 pouces. En fin de compte on se trouva en face d'une telle compétition de la part des Rothschilds que l'on ne pouvait y tenir tête.

Le PRÉSIDENT.—Comment expliquez-vous le prix du nickel?

M. NESBITT.—Il est plus bas que dans mon temps. Il a baissé à 30 cents. Si vous êtes un petit acheteur, vous paierez 40 cents ou davantage.

Le PRÉSIDENT.—Depuis quatre ou cinq ans le prix n'a pas beaucoup varié?

M. NESBITT.—La meilleure réponse à donner est que j'ai été un actionnaire de l'International Nickel Company depuis un nombre d'années et que j'ai eu mon premier dividende sur stock ordinaire en juillet dernier, et ce dividende était de quatre pour cent. Cela m'a toujours amusé d'entendre les discours au sujet de nos énormes dividendes. Il y a deux ans j'ai payé 100 pour des actions dans le stock préférentiel, et je vous les laisserai avoir à 92. J'ai été en relations avec la compagnie depuis 1892. En 1902, il est devenu absolument nécessaire de former ce qu'on appelle ce trust. Eh bien, cela ne ressemble pas plus à ce que l'on entend généralement par le mot trust, que, moi, je ressemble à un veau. Trust veut dire la réunion de compagnies rivales sous une même direction, et la fin de la compétition. Tout ce que l'International Nickel Company a fait est ceci: On a trouvé que le colonel Thompson, représentant la compagnie Orford, achetait son minerai dans la Nouvelle-Calédonie et ici, et qu'il fallait, si c'était possible, réunir la compagnie qui produisait, la compagnie qui manufacturerait et la compagnie qui vendait. En d'autres mots, l'International Nickel Company ne compte pas une seule compagnie rivale parmi toutes ses compagnies subsidiaires, qui sont au nombre de six ou sept. Elle est propriétaire du stock de la Huronian Company qui fournit l'électricité. Elle possède le stock de l'Anglo-American Company qui est la compagnie Hastings et qui n'a pas été développée. Elle possède le stock des mines Vermillion et Creighton, de la compagnie Orford, qui fait la fabrication, et de l'autre compagnie, qui fait les ventes. Elle est exactement la même chose qu'une fabrique qui achète sa matière première, qui la manufacture et qui la vend, et rien de plus. Elle n'a pas un dollar de stock dans aucune compagnie rivale ni aucune relation avec une compagnie rivale. Elle n'a jamais reçu d'aide d'aucun gouvernement ni d'aucune municipalité. Elle n'a jamais eu de différends avec ses ouvriers; j'ai représenté cette compagnie depuis ses commencements, et jamais on n'a eu occasion de l'accuser d'avoir été injuste dans ses transactions, soit directement ou indirectement. Elle a travaillé ferme et est devenue aujourd'hui la fonderie la plus parfaitement outillée dans son genre qu'il y ait dans le monde. Elle a pour ses ouvriers un village qui est un modèle dans le monde. Elle a payé les gages les plus élevés; elle possède un matériel qui a coûté \$5,000,000; elle emploie de 1,500 à 2,000 hommes. C'est une des plus grandes industries du pays. Elle est passée d'une période où il lui fallait ménager et économiser, à une position qui lui permet maintenant de payer six pour cent sur son stock; et, cependant, aujourd'hui on l'attaque d'un bout du pays à l'autre et l'on crie pour avoir un droit d'exportation et pour que l'affinage soit fait en Canada, deux choses absolument impossibles, qui n'auraient pour effet que de faire fermer les portes de ces fonderies et les chasser du pays. Je parle peut-être avec trop de chaleur, mais, depuis vingt ans que j'ai foi en cette compagnie et sa direction, j'ai placé toutes mes économies dans ses obligations et son stock préférentiel. Ce n'est pas beaucoup, car un avocat ne peut guère faire d'économie dans le cours d'une année; mais je ne suis pas disposé à perdre sans raison ce que j'en ai. Chaque petit chien de reporter de journaux jette immédiatement son cri de patriotisme qui, comme lord Palmerston l'a dit, est la dernière ressource du coquin, et cherche à faire disparaître cette compagnie qui compte au nombre de ses actionnaires 1,200 Anglais et Canadiens, parmi lesquels sont de mes